La Princesse Marthe Bibesco : l'écriture du deuil entre peur de l'oubli et pathologie

Cristina-Maria OBREJA*

Key-words: *autobiography, fiction, the significance of writing, mourning, mater lacrymosa*

« Pourquoi j'écris? De peur d'oublier la vie »[1] disait la Princesse Marthe Bibesco, la femme qui représente une référence importante dans l'univers de la francophonie roumaine. Elle a trouvé le bonheur et l'accomplissement suprême de la vie dans les lettres et c'est probablement cette peur qui l'a toujours poussée vers une écriture avec beaucoup d'accents autobiographiques. L'œuvre créé par la Princesse Marthe Bibesco est aussi riche que variée du point de vue de la thématique et des genres littéraires qu'elle choisit pour communiquer à ses lecteurs ses pensées les plus intimes. Territoire des contrastes, sa création littéraire exprime une personnalité avec des multiples vocations et une évolution avec des directions divergentes.

Il est vrai que le passage du temps ne peut pas être arrêté, mais quelque fois l'évocation de ce passage s'avère être poétique et transporte la conscience créatrice dans un univers parfait, en harmonie avec soi-même, guéri des inquiétudes obsessives. Le retour dans l'époque de l'enfance, l'évocation des figures familières et revivre les expériences filtrés par la perspective de l'expérience mature sont des situations dans lesquels la mémoire restitue à la narratrice sa propre existence.

Même Jean-Paul Sartre qui s'interroge sur la signification de l'acte scriptural et les raisons qui poussent les écrivains à mettre sur papier pensées, expériences ou réflexions, nous offre une réponse dans son livre *Qu'est-ce que la littérature?* :

> Pourquoi écrire? Chacun a ses raisons : pour celui-ci, l'art est une fuite; pour celui-là un moyen de conquérir. Mais on peut fuir dans un ermitage, dans la folie, dans la mort; on peut conquérir par les armes. Pourquoi justement écrire, faire par écrit ses évasions et ses conquêtes? C'est qu'il y a, derrière les visées des auteurs, un choix plus profond et plus immédiat, qui nous est commun à tous (Sartre 1948 : 45).

Pour la Princesse Marthe Bibesco la mémoire semble être non seulement un remède contre l'oubli, mais aussi la source principale de la création, parce que son œuvre naît premièrement de l'expérience directe, et la fiction se construit en relation

* Université « Stefan cel Mare », Suceava, Roumanie.

[1] Cette phrase appartenant à la Princesse Marthe Bibesco est reprise par Tudor Ionescu dans la préface du roman *La bal cu Marcel Proust* (Bibescu 1976).

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

avec celle-ci comme un prolongement. Et nous pouvons affirmer ainsi que pour l'écrivaine l'aventure de la mémoire est en définitif l'aventure de l'écriture.

L'apparition de ce désir de confession trouve sa finalité dans la création littéraire et ainsi la production d'un récit prend une allure de catharsis par son pouvoir de jeter dehors les tourments par lesquels l'âme se voit agitée. Voilà pourquoi l'écrivaine trouve dans l'acte scriptural une délivrance et cesse d'être hantée par les échecs du passé. Cette délivrance se produit dans la mesure où elle se retrouve face à face avec ce qu'elle était autrefois et ce qui rongeait son esprit. Elle découvre dans la narration et dans le style caractéristique à la littérature subjective une manière d'exprimer sa personnalité intérieure et alors l'expérience de l'être humain et la personnalité de l'artiste se rencontrent dans l'acte scriptural.

L'écriture peut disposer d'un pouvoir inattendu : elle peut affirmer fortement ce qui était caché derrière le silence et transformer en présent ce qui était absent, elle est surtout un acte créatif parce qu'elle peut inventer de nouvelles formes d'expression, de nouveaux mondes et de nouvelles réalités.

Pour la Princesse Marthe Bibesco l'écriture est toutes ces choses et bien d'autres encore. Elle veut gagner contrôle sur la manière de représenter sa vie et son expérience, d'exprimer ses pensées et ses émotions conscientes ou inconscientes, l'image qu'elle a de soi-même et la manière de comprendre le monde autour d'elle. Pour elle l'écriture exprime la substance des choses puisque les livres l'ont toujours guidée et réconfortée. En lisant elle élargit son horizon, en écrivant elle transforme l'ignorance en savoir. Écrire est pour elle la manière la plus importante de faire face aux autres, et le moyen le plus important de connaître la vie. Par ailleurs la littérature constitue aussi pour elle une manière de surmonter les problèmes. En essayant ainsi de contrôler ses chagrins, ses tristesses, ses inquiétudes la Princesse Marthe Bibesco veut en même temps permettre aux lecteurs de la connaître; en offrant ses expériences au public elle désire les universaliser. Ses mots nous montrent combien en écrivant elle essaye de lutter contre la solitude, la mort et l'oubli qui nous sont communs à tous :

> Sauver de la mort, d'une façon toute allusive et dans le mesure de mes moyens, en confiant à d'autres, et puis à d'autres, la mémoire d'êtres chers et mortels, m'avait toujours paru le sens véritable et le but de toute littérature (Bibesco 1928 : 151–152).

Avec chaque livre elle revit toute sa vie, elle l'analyse en cherchant toujours la vérité sur elle-même, sur son existence reflétée dans les existences de ceux autour d'elle. Elle se regarde dans son roman comme dans un film qui se déroule devant ses yeux, de façon que la vérité autobiographique et la fiction se mélangent dans une création dont la force coupe le souffle et nous découvrons des ouvrages faits à la fois de textes fictionnels, autobiographiques, documentaires, politiques :

> La vie humaine est comme un film cinématographique en train de se dérouler. Une histoire s'y trouve tracée du commencement à la fin. Notre passé, c'est la partie du film qui a déjà paru sur l'écran : nous nous en souvenons; notre présent, c'est cette partie du film que la lanterne éclaire en cet instant, et l'avenir, c'est tout ce qui n'est pas encore éclairé. Mais si l'appareil se dérangeait, si le projecteur lançait un rayon sur une partie de votre vie encore plongée dans la nuit du futur? Vous verriez ce qui n'a jamais été vu (Bibesco 1935 : 198–199).

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

Le passé visé par l'effort cognitif est, de la sorte, recréé par deux voies : l'une qui est parcourue par le « je » narrateur et l'autre, qui appartient au « je » héros. Mais nous ne pouvons pas séparer les deux car l'expérience vécue par le héros n'est que l'objet de la réflexion et une condition de la vérification de la pensée du narrateur, et la pensée constitue le résultat de l'interprétation de l'expérience directe dans l'espace de la mémoire.

Son projet de connaître le monde reste étroitement lié à celui de s'exprimer. La littérature lui ouvre le monde et lui permet de le démystifier, elle lui permet aussi d'atteindre des horizons jamais explorés. Elle n'écrit pas seulement pour elle-même, pour se retrouver et se reconstruire, mais aussi pour pouvoir faire connaître aux autres, à ses lecteurs, ce qu'elle a vécu et senti, ce qu'elle a vu et ce qui l'a marquée et l'a fait devenir ce qu'elle est :

> Moi qui ai toujours peur d'ouvrir un de ces livres que j'ai passionnément préférés, au commencement de ma vie, je décidai pourtant que j'allais relire *Catherine-Paris*. J'avais beaucoup aimé ce livre en l'écrivant. Mais qu'était-il devenu? Et qu'étais-je devenue moi-même? (Bibesco 1952 : 10).

Umberto Eco, faisant une analyse des motivations qui déterminent les écrivains à laisser comme héritage leur création, considère dans son ouvrage *De la Littérature* que nous devons nous méfier de ceux qui affirment avoir écrit seulement pour eux car ils sont, à son avis, malhonnêtes et menteurs :

> Je me suis souvent demandé : écrirai-je encore, aujourd'hui, si on me disait que demain une catastrophe cosmique allait détruire l'univers, si bien que personne ne pourrait lire demain ce que j'écris aujourd'hui? Au premier abord, la réponse est non. Pourquoi écrire si personne ne pourra me lire? Ensuite, la réponse est oui, mais uniquement parce que je nourris l'espoir désespéré que, dans la catastrophe des galaxies, une étoile survivra, et que demain, quelqu'un pourra déchiffrer mes signes (Eco 2003 : 439).

Mais, la Princesse Marthe Bibesco ne pourrait jamais être accusé de mensonge quant à sa création puisqu'elle a vécu son aventure en même temps dans le plan de l'existence réelle, traversant des événements et des milieux des plus divers, des expériences multiples transportées dans l'espace de sa création littéraire et dans le plan des interrogations existentielles. La force presque magique du mot lui donne la possibilité d'exprimer son âme et aussi le monde dans lequel elle se projette et les corrélations de ces deux éléments font la matière de son espace romanesque. Pour écrire il faut prendre du recul, il faut s'écarter un peu du sujet pour pouvoir le voir sous des angles nouveaux. Toute œuvre littéraire est essentiellement une recherche et écrire c'est créer le monde à neuf en le découvrant.

Jean-Philippe Miraux affirme que dans la démarche de l'écriture en général et surtout dans celle de l'écriture autobiographie se retrouve aussi en principe ce désir constant de l'écrivain de retourner au début de la vie, de recommencer tout comme si rien ne s'était passé :

> L'écriture est alors ce qui permet d'éclairer le chemin parcouru; elle est l'instrument de mise au jour; elle suscite et favorise l'élucidation. Car derrière la même personne se cachent de multiples personnalités, stratifications ininterrompues de l'être et de l'existant (Miraux 2009 : 30).

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

Il y a une recherche continue de la personne présente dans la personne qui a vécu jadis. Et alors l'instance de l'écriture se mélange avec celle de la vie réelle. Nous ne pouvons plus parler de deux étapes chronologiques qui se rencontrent, il ne s'agit pas d'un présent qui parle du passé, mais d'un passé qui arrive à parler dans le présent. L'écrivaine prend la plume pour raconter la vie qu'elle a menée et s'assure ainsi que quelque chose de cette vie, grâce aux mots qu'elle écrit, pourra lui survivre. Elle et son monde ne mourront pas entièrement vu que son écrit sera là pour témoigner de ce qu'elle a été et pour lui permettre, dans un certain sens, de continuer à exister puisqu'elle continuera d'exister dans la pensée de ceux qui liront sa création. Elle réussit à transformer l'acte scriptural dans « ce langage qui réussit la médiation invraisemblable : faire parler les morts sans faire taire les vivants » (d'après Ferent 2010 : 169).

Le projet d'écrire répond donc, en quelque sorte, au désir de vaincre la mort ou au désir d'immortalité, mettant en œuvre ce que Freud-même nous conseille de faire : *Si vis vitam, para mortem* (Freud 2000 : 47) ce qui veut dire que si nous voulons garder la vie nous devons absolument régler nos comptes avec la mort.

Déçue par les défaites de son existence la narratrice trouve son refuge et peut-être la chance de sauver ce qui a été détruit dans la fiction. Par ailleurs, nous remarquons toujours chez la Princesse Marthe Bibesco cette insatisfaction permanente envers les réalités de la vie qui, dans sa vision, rarement offre un dénouement heureux, et aussi son penchant pour le monde imaginaire et les possibilités qu'il offre :

> La différence qu'il y a entre la vie et les contes, c'est qu'en vivant on est heureux au début de l'histoire et rarement quand la comédie finit (Bibesco 1935 : 17).

Nous avons aussi observé que le projet de l'écriture autobiographique dans l'œuvre de la Princesse Marthe Bibesco est représenté par la reconstruction ou mieux dit la reconquête de l'identité d'un soi éparpillé à travers le temps, c'est la construction de son propre personnage, et renvoie finalement à une crise identitaire. L'auteure met sa propre vie sous le microscope, prend un écart pour pouvoir se regarder comme « elle » et accomplit une mise en fiction de la propre existence par la détermination même de la personne à construire.

Alors, ne pas réussir à faire la différence entre la personne réelle, celle qui bénéficie d'une identité attestée par l'état civil, et la personne construite, celle de son texte, est vraiment une grave erreur. Car, ce que la dimension autobiographique de sa création se propose de faire est de présenter la vie à travers la littérature. Elle construit, dans son monde fictif, un espace de compensation mais qui a ses racines dans le monde réel, espace qu'elle perçoit comme une barrière contre la peur de l'oubli et de la disparition.

La Princesse Marthe Bibesco a été irrémédiablement marquée par l'obsession de la mort de son frère qui devient une permanence dans son roman *Le Perroquet Vert* et une dimension décisive de sa conception sur l'existence humaine. La conscience de l'écrivaine confrontée avec le problème existentiel, obsédée par l'idée de la mort et consumée par l'inquiétude entretenue par le sentiment du temps, cherche des repères fixes dans la réalité immédiate. Par un effort de l'imagination elle construit avec ses propres ressources une représentation personnelle sur la vie,

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

le temps, l'amour ou la famille. L'imaginaire et la fiction jouent ici un rôle difficile, celui de corriger des culpabilités, de guérir les souffrances, de transformer la réalité et de remettre les choses dans un ordre souhaité et généré par l'écrivaine :

> Enfant, je m'étais fait la promesse de ne pas permettre que mon frère périt tout entier. C'était pour le sauver de l'oubli que j'apprenais péniblement à écrire. Je calligraphiais son nom sur les pages de garde de mes premiers cahiers. Cette disposition d'esprit me fit imaginer plus tard la vie comme un naufrage dont chaque homme, capable de faire un livre, était le Camoëns. Je me voyais moi-même jetée à la mer, sur le point d'être engloutie, nageant d'une main, et soutenant de l'autre, au-dessus des vagues, ma *Lusiade*, un livre où seraient notés les formes, les voix, les visages transfigurés et impérissables de ceux que j'avais aimés (Bibesco 1928 : 152).

Les mots qui n'ont pas été prononcés et les événements qui n'ont pas eu lieu prennent corps dans cette réalité fictionnelle, où tout est possible et réalisable vu que « toute lecture et toute écriture profondes aboutissent à la résurrection » (Bibesco 1952 : 18).

Louis Lavelle, qui réfléchit sur le mécanisme de la mémoire et la manière dont elle se manifeste, dans son ouvrage intitulé *Les puissances du moi*, considère que maintes fois la remémoration d'un passé irrémédiablement perdu peut s'avérer douloureuse, puisque le plus souvent les pertes subies reviennent plus puissantes que les moments de joie, mettant le sujet dans un état de souffrance et de regret :

> L'activité est inséparable de la mémoire puisque la réalité du souvenir ne dépend que de l'acte par lequel nous l'évoquons et le maintenons sous notre regard. Mais pour beaucoup d'hommes pourtant, la mémoire ne témoigne point des richesses que l'on peut acquérir, mais des pertes que l'on ne cesse de subir. Et ils ne se tournent pas vers le passé sans un sentiment de regret : ils jouissent de son image et souffrent de n'en avoir plus à leur disposition que l'image (Lavelle 1948 : 20).

Par conséquent, nous pouvons affirmer que la fiction agit dans les œuvres de la Princesse Marthe Bibesco comme une correction de la réalité et réconforte la conscience en réalisant ses aspirations. À travers la fiction elle opère une identification de la personne réelle avec son symbole, dans une représentation purifiée, illuminée, résultat de la sublimation. Dans l'univers fictif les personnages sont plus jeunes et plus beaux, ils reviennent dans des hypostases plus heureuses, célestes pour rendre l'idée de la mort ou de l'échec plus tolérables.

Ce besoin profond pour l'imaginaire, la fiction et la transformation du réel dans lequel nous retrouvons les multiples sens de la réalité, définit la conscience humaine et artistique de l'écrivaine qui est désireuse de voir et de savoir tout sur le monde, sur soi-même, sur l'âme et sur tout ce qui pourrait être au-delà de tout cela.

Mais le sens prédominant de sa création n'est pas celui qui a comme conséquence la solution de l'absurde ou du désespoir car pour elle la mort ne représente pas une non-existence, mais le prolongement de la vie dans une autre forme, par l'intégration et la transformation. La mort est vue dans ses créations comme le transfert d'une entité dans une autre plus vaste ou dans un autre espace plus étendu.

De la sorte, si l'espace de la mémoire est perçu comme un espace où les événements se produisent une seconde fois, l'activité scripturale a le don de transformer la personne perdue dans un personnage immortel et le récit devient le

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

référent de tout ce qui est lié au passé, à la mort et au défunt permettant à la narratrice de garder un lien étroit avec le frère disparu, sans que ce désir de rapprochement devienne une obsession pathologique. Ainsi, le roman *Le Perroquet Vert* pourrait-il être qualifiée comme le récit d'un deuil, car la Princesse Marthe Bibesco situe la mort de son frère à l'origine de son discours :

> Car le deuil est toujours éclatant; il embellit ceux qui le portent, et les révèle en les couvrant d'ombre, come la nuit fait pour les étoiles (Bibesco 1924 : 14).

Selon Sigmund Freud, qui opère une analyse de la relation que nous avons avec l'idée de mort, considère que face à son irréversibilité et son aspect inévitable, face à l'intensité insupportable du deuil, nous ne pouvons faire autre chose que de chercher dans le monde de la fiction, de la littérature, des remplaçants pour ce que nous avons perdu dans la vie. Seulement sur le territoire de la fiction nous retrouvons cette multitude de vies dont nous avons besoin. Mais inévitablement, l'intensité de la tristesse conserve sa part inexprimable face à la perte dont l'intensité échappe au langage.

La littérature n'offre ni rédemption ni renaissance, mais permet cependant au survivant de pactiser avec le deuil, pourtant accablant, du disparu dont il préserve et salue la mémoire en lui offrant une promesse d'éternité.

Tout au long du récit du roman *Le Perroquet Vert*, la narratrice semble entourée d'une constante idée du deuil, passant à vrai dire par des deuils successifs. Nous la découvrons au début du roman dans la position de sœur portant un deuil éternel pour le frère disparu, puis c'est la position de jeune veuve, portant le deuil pour son mari décédé suite à un accident. Le récit entraîne le deuil de la fille pour le père, mort en Suède, qui fait écho, en quelque sorte, à la douleur et le deuil initial :

> Enfant, je le craignais comme on craint la tristesse; plus tard, je l'avais plaint sans pouvoir l'aimer; et le chagrin que me causait sa mort faisait partie d'un ancien chagrin que j'étais incapable de ranimer. […] Mon père n'avait jamais rien eu à me dire, et il était mort sans m'avoir rien dit (Bibesco 1924 : 222).

Et s'ensuit comme pour fermer le cercle de la douleur endeuillée, la mort de la sœur cadette, Marie, et la narratrice revient dans la position initiale de sœur portant le deuil. La mort semble ainsi planer au-dessus de chaque personnage et le deuil devient une prédestination dans l'histoire familiale, relevée même par la voyante, Mme Duffaut :

> – Ah! vous êtes entourée de beaucoup de morts… ils sont si nombreux qu'ils se bousculent, qu'ils se poussent… (Bibesco 1924 : 207).

La narratrice croit, et son roman *Le Perroquet Vert* en est un témoignage, que le frère aimé et disparu va revenir, et nous pouvons remarquer que sa mort subit ainsi dans son esprit un déplacement métaphorique, elle est transfigurée dans une sorte de voyage, plus précisément « le grand voyage », grâce auquel la perte réelle est supportée plus facilement et le déni de la disparition définitive est entretenu. Aussi, l'écriture devient-elle l'outil à l'aide duquel elle réussit à maintenir vive l'image du frère disparu spécialement en ravivant le souvenir de sa présence, puisque sa conviction est qu'il ne sera jamais complètement mort ni totalement

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

oublié tant qu'elle continuera à écrire. Elle s'imagine le voir et l'entendre, et même le sentir à ses côtés :

> À force de m'entendre dire qu'il était au ciel, innocemment, je croyais l'y voir. Non pas dans le ciel du catéchisme, où personne ne voudrait aller, mais sur ces belles grèves lisses que la mer des nuages découvrait à la marée basse du beau temps, lorsque je demeurais des heures immobile, la tête renversée dans le sable, fixant le même point du ciel où, peu à peu, je voyais se former, par d'imperceptibles mouvements, un long et ravissant sourire qui me venait de lui! (Bibesco 1924 : 27).

Et cette obsession contre l'oubli, contre la perte et l'effacement définitif de l'être aimé est visible à chaque instant de cette histoire dramatique et se transmet aussi aux autres personnages de son roman, surtout aux parents pour lesquels la mort de leur fils unique semble être un événement qui n'a rien changé au destin de celui-ci. Ils semblent d'ailleurs construire et entretenir une fausse réalité qui doit leur procurer une continuité, une non-rupture avec le passé et le fils disparu, une négation de la violence de la réalité :

> Dans l'imagination de mes parents, il continuait à grandir, il acquérait toutes les vertus, tous les grades; il obtenait toutes les récompenses. […] Pendant vingt ans, ma mère a tremblé au récit de tous les exploits guéries, sportifs ou scientifiques dont lui parvenait le bruit, parce qu'elle imaginait son fils les accomplissant tous. Ce n'était pas seulement en force et en sagesse, c'était aussi en beauté qu'il ne cessait de grandir et de nous surpasser (Bibesco 1924 : 17–18).

Cette obsession de l'image de l'enfant aimé, démontre un refus de la perte irrévocable et participe à la quête et reconquête de l'être disparu. Pendant cette quête nous surprenons aussi leur tendance à interpréter tous les bruits, les parfums ou l'image des objets précis comme des traces que l'être aimé est toujours présent. Par ailleurs, l'espoir de ranimer l'image du frère décédé ne disparaît jamais totalement de ses créations où cette alternance entre le passé et le présent crée une temporalité confuse, car le souvenir et la réalité arrivent à se mélanger assez souvent.

Dans une étude consacrée au deuil, intitulée *Deuil et mélancolie*, Sigmund Freud expliquait que faire son deuil signifie garder la mémoire de celui qui a été perdu tout en surmontant la tristesse, la dépression, la nostalgie, de « retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet » (Freud 2004 : 7–19).

Mais pour la Princesse Bibesco il s'agit plutôt d'entretenir vivante la mémoire du frère qui a été perdu, sous une forme qui ne soit pas menaçante pour soi-même. Au contraire c'est un désir qui devient le fondement de son écriture et ce comportement n'a rien à voir avec le deuil pathologique. Même dans ce vrai culte de la mort elle n'oublie pas de célébrer la vie comme nous pouvons l'observer dans la dédicace faite à son cousin, Antoine Bibesco, au début du roman *Le Perroquet Vert* :

> Un jour, où nous marchions ensemble, en causant, sous les marronniers de l'Avenue Gabriel, nous croisâmes un convoi funèbre. Les passants se découvraient ; tu n'en fis rien, et continuas ta conversation. Comme je te faisais remarquer ton oubli avec un peu d'irritation, tu ne répondis point, mais t'adressant à un inconnu qui justement s'en venait vers nous, tu lui tiras un grand coup de chapeau et lui dis :
>
> – Je vous salue, monsieur, parce que vous êtes vivant ! (Bibesco 1924 : 10).

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

Davantage, nous pouvons plutôt parler chez elle d'une écriture réparatrice[2] à travers laquelle la mémoire, contribue à la reconstruction d'un monde intérieur, car la narratrice reprend le contact avec des événements du passé qui ont laissé des traces dans son esprit. Pendant que dans la réalité elle est séparée de son frère, dans l'écriture, leur rencontre est encore possible, elle réalise non seulement un attachement symbolique à lui mais aussi un acte et un témoignage d'amour inconditionnels pour le disparu. Son œuvre serait dans ce cas quelque chose qui certifie le décès et la séparation, mais qui empêche aussi l'amour d'être enterré instantanément.

Mais plus surprenant encore, ce n'est pas seulement sa propre création qui joue ce rôle de médiateur entre les morts et les vivants, c'est aussi tout texte littéraire à travers les mots duquel elle peut apercevoir la figure d'un être cher disparu au fil du temps :

> Quelquefois, l'éclair d'un instant, Marcel Proust m'a rendu ma sœur[3]. J'ai cru la revoir dans tout ce qui fleurit et embaume sur le chemin d'*A la recherche du temps perdu*, et dans *Le Temps retrouvé*, je la retrouve […].
>
> Ainsi me fut révélée ma profonde parenté sentimentale avec Marcel Proust. Sauver de la mort, d'une façon toute allusive et dans la mesure de mes moyens, en confiant à d'autres, et puis à d'autres, la mémoire d'êtres chers et mortels, m'avait toujours paru le sens véritable et le but de toute littérature (Bibesco 1928 : 150–152).

Si pour la Princesse Marthe Bibesco l'écriture du deuil a comme dominante la dimension réparatrice, il y a autre part, dans le même roman, le personnage de la mère qui tend incontestablement vers le deuil pathologique, puisqu'elle en rappelle tous les symptômes dont parle Sigmund Freud dans son étude *Deuil et mélancolie*, c'est-à-dire une dépression profonde, l'obsession pour le passé et pour la mort, le désintérêt pour toute activité réjouissante, un reniement profond de la perte et la fixation sur la personne perdue :

> Le deuil sévère, la réaction à la perte d'une personne aimée, comporte le même état d'âme douloureux, la perte de l'intérêt pour le monde extérieur (dans la mesure où il ne rappelle pas le défunt), la perte de la capacité de choisir quelque nouvel objet d'amour que ce soit (ce qui voudrait dire qu'on remplace celui dont on est en deuil), l'abandon de toute activité qui n'est pas en relation avec le souvenir du défunt (Freud 2004 : 7–19).

Ce personnage apparaît toujours comme le symbole de l'éternelle mère souffrante, avec un puissant écho dans la mémoire affective de l'écrivaine et qui alimente aussi ses transpositions autobiographiques. L'image de la mère « mater lacrymosa » comme l'écrivaine la nomme, et celle d'une femme qui s'accroche désespérément au passé, persistant dans un état mélancolique obsessif voulant

[2] Le concept d'écriture réparatrice est développé par Simon Harel dans un article publié dans « Horizons philosophiques ", vol. 1, no. 1, 1990, p. 81–100, article disponible en ligne à l'adresse http://id.erudit.org/iderudit/800862ar, consulté le 19 novembre 2011. Il considère que l'acte scriptural permet un détachement de l'être aimé et disparu, à travers une voie matérielle et symbolique, menant à l'instauration d'un travail de deuil.

[3] Il s'agit de Marguerite, la sœur cadette de la Princesse Marthe Bibesco, morte suite au suicide le 4 avril 1918.

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

garder intact le souvenir et l'image du fils disparu et tous ses actes expriment son mal de vivre. Son état dépressif la conditionne en fait à refuser que la vie reprenne son cours normal.

Nous sommes même amenés à croire qu'à ses yeux, la souffrance est également difficile et nécessaire puisqu'elle est envisagée comme un témoignage de son amour pour le fils disparu et aussi sa profonde révolte contre la cruauté du destin. En effet nous voyons que le temps, la vie et aussi le bonheur, tout s'arrête au même moment de la mort de ce fils bien-aimé, mort qui semble annuler aussi l'existence des enfants survivants, des filles auxquelles la mère impose une destinée malheureuse dans une maison transformée en autel à la mémoire de l'être disparu.

Dans son deuil pathologique, l'idée de la mort comme disparition définitive est refusée, et elle demeure dans un leurre qui lui donne l'illusion que son fils adoré ne sera jamais tout à fait perdu ou même, qu'il pourra revenir dans ce monde dans le corps d'un autre enfant, d'un nouveau-né :

> Deux ans plus tard, conçue dans le même espoir insensé, une autre fille voyait le jour. Encore une fois, le fils bien-aimé refusait de se réincarner. La remplaçante ne remplaça rien (Bibesco 1924 : 23).

Et ainsi la tragédie de la perte du fils unique semble se répéter chaque fois qu'elle met au monde une autre fille, et cette impuissance n'a pas cessé de la tourmenter tout le long de sa vie, l'impuissance de le recréer de le ramener à la vie. Elle adopte une gloire funèbre, et tout ce qui a appartenu à l'enfant disparu est gardé avec jalousie, tellement qu'elle devient un reliquaire vivant à cause des médaillons qui « contiennent des cheveux de mon frère et la première dent de lait qu'il a perdue » (Bibesco 1924 : 34).

Mais la souffrance arrive à frôler le seuil de la folie et à confondre ce qui s'était passé avec ce qui aurait pu être. Le deuil devient tellement accablant qu'il se transforme dans une vraie maladie ou même une malédiction. Elle entretient volontairement cette obsession et sa douleur ne peut que s'intensifier. Alors la perte du fils aimé se transforme finalement dans une perte de sa propre personne, de son propre soi, car elle se voit condamnée à porter indéfiniment cet enfant qui ne reviendra plus jamais dans ce monde :

> Condamnée par sa passion à porter indéfiniment ce fils chéri, elle continuait sa gestation sans terme; les mouvements de son enfant l'agitaient sans cesse; enceinte d'une ombre, elle n'en pouvait être délivrée. Celui qu'elle portait dans son cœur avait grandi, était devenu un homme. On la sentait accablée sous le poids de l'intrus. Il vivait au dépens de sa raison; plus il était présent, plus elle était absente (Bibesco 1924 : 156–157).

Il y a dans ce portrait de la mère toujours en deuil une certaine reconstruction du mythe antique de Déméter ou de « la Terre Mère » et sa douleur insurmontable causée par la disparition de sa fille Perséphone, enlevée par Hadès. Cet enlèvement représente à la fois une mort symbolique mais aussi une sorte de résurrection, puisque son retour sur la terre est accompagné par l'arrivée du printemps, la renaissance de la nature et son absence est marquée par l'aridité et l'hiver. Déméter représente ainsi dans la mythologie grecque le prototype de la mère inconsolée,

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

mater dolorosa qui abandonne toutes les autres responsabilités dans la recherche de la fille disparue. Une torche à la main, elle erre sur la terre dans une quête désolée temps de neuf jours, refusant de boire et de manger ou même de se laver et cette recherche inlassable de la mère accablée est un des traits les plus remarquables du mythe.

La figure de la mère dans le roman *Le Perroquet Vert* incarne la figure mythique de Déméter, toujours inconsolée, toujours en quête de cet enfant disparu ou en quête d'un substitut.

Finalement, comprendre les ressorts subtils de l'écriture bibescienne signifie comprendre que la dimension autobiographique peut être envisagée comme le support sur lequel vient se greffer la fiction, pour donner à la narratrice tous les éléments dont elle a besoin pour exprimer sa vérité la plus profonde. L'écriture vient combler un vide, changer une réalité qu'elle ne considère pas représentative pour sa vie et sa personnalité et l'authenticité de ses ouvrages réside même dans cette ambigüité générique, dans ce mélange avec lequel elle joue constamment, puisque ce qui importe vraiment ce n'est pas d'écrire la vérité en soi mais, d'offrir aux lecteurs une image de soi et de son monde la plus proche possible de ce qu'elle croit être.

Bibliographie

a. Textes

Bibesco 1928 : Princesse Bibesco, *Au bal avec Marcel Proust*, Paris, Éditions Gallimard.

Bibesco 1952 : Princesse Bibesco, *Catherine-Paris*, Paris, Éditions La Palatine.

Bibesco 1935 : Princesse Bibesco, *Égalité*, Paris, Éditions Bernard Grasset.

Bibesco 1952 : Princesse Bibesco, *La vie d'une amitié, ma correspondance avec l'abbé Mugnier*, Paris, Éditions Plon.

Bibesco 1924 : Princesse Bibesco, *Le Perroquet Vert*, Paris, Éditeur Bernard Grasset.

Bibescu 1976 : Martha Bibescu, *La bal cu Marcel Proust*, Cluj-Napoca, Editura Dacia.

b. Ouvrages critiques

Eco 2003 : Umberto Eco, *De la littérature*, Paris, Éditions Grasset.

Ferent 2010: Simona-Veronica Ferent, *Le je et l'autre, ou comment l'altérité répond à l'identité, Questionnements chez Marthe Bibesco*, thèse soutenue le 31 mai 2010 à L'Université de Limoges.

Freud 2000 : Sigmund Freud, *Opere. Studii despre societate și religie*, București, Editura Trei.

Freud 2004 : Sigmund Freud, *Deuil et Mélancolie*, in *Métapsychologie*, no. 86, Éditions Sociétés, article disponible en ligne à l'adresse http://www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-7.htm, consulté le 19 novembre 2011.

Lavelle 1948 : Louis Lavelle, *Les puissances du moi*, Paris, Éditions Flammarion.

Miraux 2009 : Jean-Philippe Miraux, *L'autobiographie, écriture de soi et sincérité*, Paris, Éditions Armand Colin.

Sartre 1948 : Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Éditions Gallimard.

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)

Princess Marthe Bibesco: the Writing of Mourning between Fear of Oblivion and Pathology

The work created by Princess Marthe Bibesco is rich and varied in terms of themes and literary genres she chooses to communicate to the readers her most intimate thoughts. Land of contrasts, her literary creation expresses a personality with multiple vocations and an evolution with different directions. For Princess Marthe Bibesco memory seems to be not only a remedy against forgetfulness, but also the main source of creation, because her work is born from the first hand experience, and the fiction is built in connection with the latter, as an extension. And we can say that for the writer the adventure of the memory is the adventure of writing which is a creative act because it can invent new forms of expression, new worlds and new realities.

The desire for confession finds its purpose in the literary creation and thus the production of a story takes the appearance of a catharsis for its power to cast out the torment by which the soul is agitated. That is why the writer finds deliverance in the scriptural act and ceases to be haunted by past failures.

Trying to control her grief, her sorrows and her worries, Princess Marthe Bibesco wants at the same time to allow the readers to really know her. Offering her experiences to the public she wants to universalize them. Her works show us how using the writing she tries to fight against loneliness, death and oblivion that are common to all of us.

She was irreparably marked by an obsession with the death of her brother, obsession that becomes a permanence in her novel *Le Perroquet Vert* and a decisive dimension to her understanding of human existence. By an effort of the imagination she creates with her own resources a personal representation of life, time, love and family. Imagination and fiction play in this work the difficult role to correct the guilt, to heal suffering, to transform reality and put things in a desired order. Throughout the narrative of the novel she seems surrounded by a constant sense of mourning, passing truth by successive bereavements.

BDD-A1089 © 2012 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 18.97.14.88 (2026-10-07 16:14:52 UTC)